

PARTIE ADMINISTRATIVE

Excursion de printemps de St-Martin à Evolène par Volovron

Saint-Martin, Volovron, Evolène, ces noms inscrits au programme de la course printanière projetée par la Murithienne sonnent à l'oreille comme une musique. Ils engageraient à partir même sous la pluie. J'écrivais naguère que les Murithiens n'avaient jamais été arrêtés par le mauvais temps. C'est vrai. Mais M. Ignace Mariétan, le chef intrépide de cette vaillante troupe, sait que si nous perdions le panorama, si nous n'avions pas la surprise des perspectives différentes aux détours du chemin, cette promenade perdrait trop de son charme. Aussi, pour le cas où le ciel se montrerait inclément, un itinéraire tout différent est-il prévu, où les observations intéressantes se feraient à moins longue distance.

Or, ce matin, le firmament, s'il n'est pas du bleu éclatant qui, selon le témoignage du peintre Albert Chavaz, vous « flanque par terre », se montre assez peu menaçant. Au cours de la journée, M. Mariétan qualifiera le temps de « tout à fait supportable ». Il y aura un murmure de protestation respectueuse : c'est un peu mieux que ça. On ne verra pas le sommet des montagnes, mais on en découvrira assez et on verra assez d'autres choses pour que la randonnée en ait valu la peine.

La première partie, c'est, à la gare de Sion, la rencontre. La Murithienne compte des gens de partout, en Suisse romande et au-delà, même hors de nos frontières nationales. Mais il y a surtout des Vaudois, notamment des Lausannois extrêmement fidèles. Qui prétend que Vaudois et Valaisans ne fraternisent guère ne connaît pas l'atmosphère de la Murithienne. Il est vrai qu'entre Valaisans eux-mêmes, l'amour commun de la nature tisse des liens subtils mais solides. Que de gens s'étaient coudoyés dans nos rues et ne se sont vraiment « rencontrés » qu'aux excursions de la Murithienne !

Plus de 160 participants ont pacifiquement pris d'assaut les cars qui grimpent cette route où C.-F. Ramuz — qui aimait la montagne mais redoutait ses précipices — éprouva le vertige. On passe, sans avoir le temps de s'y arrêter, ces villages pittoresques de Mase et de Suen, juchés sur les éperons des pentes rudes qui se coupent. On arrive à Saint-Martin.

Première halte. L'église le mérite. Datant de quelques années seulement, conçue par les architectes fribourgeois Dumas et Honegger, construite entièrement par les

gens du pays, elle offre un exemple admirable de synthèse entre l'ancien et le moderne. Les Murithiens en ont vu d'autres manifestations, notamment l'an dernier dans la vallée de Conches où ils ont admiré l'architecture plus que millénaire des chalets valaisans que l'on retrouve, paraît-il, dans le lointain Thibet.

Mais ici, l'exemple est plus récent et, par conséquent, plus vivant. Il n'est pas jusqu'aux admirables statues en bois de François Baud, voisinant avec les autels baroques, transportés de l'ancienne à la nouvelle église ; jusqu'à ce clocher séculaire attenant à l'édifice moderne, pour nous dire qu'une tradition n'est pas une chose figée, mais un bel arbre dont le vieux tronc est capable de porter la sève à des rameaux nouveaux.

M. Louis Pralong, qui fut durant une vingtaine d'années président de cette commune avant d'être nommé, il y a un an et demi, préfet du district d'Hérens, nous présente cet édifice sacré. La foi qui transporte les montagnes est ici bien servie. Le progrès matériel, qui donne, si on sait en faire un moyen et non une fin, plus d'agrément à la vie, le serait-il moins ?

Voici un bâtiment dans la tradition valaisanne. Fondations, étage inférieur sont en pierre, étages supérieurs en bois. Les madriers n'ont pas encore reçu la patine du temps. On a vu cette maison sur les écrans des cinémas suisses : c'est une laiterie alpestre des plus modernes, qui centralise tout le lait de la commune pour en faire ces fromages à raclette si appréciés, naguère apanage des grandes vallées de Bagnes et de Conches, et de quelques autres centres. A l'étage supérieur se trouve l'école ménagère.

Mais que nous apprend-on ? Tout prochainement on va faire ici une réalisation audacieuse que l'on a étudiée auparavant sur le seul plan expérimental. On va établir une conduite en matière plastique dite polyéthylène, qui, d'un alpage situé à trois kilomètres en amont, conduira à la Laiterie de Saint-Martin le lait d'été. Si cette première tentative réussit — ce qui paraît probable — elle sera bientôt suivie de nombreuses autres réalisations qui révolutionneront l'économie alpestre de notre pays.

De Saint-Martin, la vue sur le centre du Val d'Hérens est incomparable. En allant de l'extrême-droite, on a devant soi la pente uniforme, certes un peu roide, mais non abrupte, qui descend des Crêtes de Thyon. Elle est sillonnée par deux routes fort visibles. Celle du haut, rectiligne et en légère pente ascendante après les lacets au-dessus de Vex, conduit au Val des Dix où se construit le barrage gigantesque de la Grande Dixence. Celle qui se trouve au-dessous est quasi horizontale et sinueuse ; elle épouse les courbes du terrain, plus prononcées aux approches de la Borgne que l'on ne voit pas au fond de ses gorges. Elle conduit à Evolène et aux Haudères.

Villages et demeures s'accrochent sur cette pente. Au sommet, la longue étable alpestre de Thyon ; au-dessous, les chalets disséminés des Mayens d'Héremence. Puis le long de la route supérieure, ces agglomérations aux noms harmonieux : *Héremence*, siège de la commune et de la paroisse : *Prolins*, *Cerise*, *Mâche*.

On ne voit pas plus loin car une autre pente se dresse, coupant la première presque à angle droit. Ici, au-dessous des sommets enneigés et des rocs, règne la forêt enracinée dans la terre fortement inclinée qu'elle maintient. Puis la pente s'adoucit, s'incurve pour finir en un plateau verdoyant en dessous du village d'Euseigne que l'on domine parfaitement. Le plateau est coupé brusquement par les gorges de la Borgne.

On retrouve la route inférieure de l'autre pente, qui a brusquement tourné près de la modeste usine électrique du Sauterot et a passé en tunnel sous les fameuses pyramides d'Euseigne. Comme l'on sait, le terme de « pyramides » n'a pas ici son sens géométrique. Ce sont plutôt des cônes que l'érosion a taillés dans un agglomérat fort semblable à un mortier de chaux. On en voit d'ailleurs des répliques en voie de formation en divers points de la vallée. Mais elles n'arriveront pas à cette perfection d'un mur hérissé de tours que forme la ligne des pyramides d'Euseigne. Il y manque ces lourdes pierres qui couvrent les dites pyramides et les protègent contre la désagrégation par le sommet.

Tout cela on le voit non seulement de Saint-Martin même, mais en montant la longue route qui conduit à d'autres villages de la commune : Trogne, puis Eison. Ici une pittoresque ancienne chapelle, mais aussi, hélas ! une épicerie aussi solide que laide, bloc de béton peint en ocre sur quatre piliers du même ! Un peu plus haut on atteint Crête d'Eison. Le chemin carrossable ne va pas plus loin.

En contre-bas, sur la même pente, nous avons vu Liez, sur la route qui va de Saint-Martin à Evolène. Sur l'autre rive et l'autre route, mais toujours appartenant à Saint-Martin, se dresse La Luette ; enfin, à la jonction des routes et, cette fois-ci, directement près de la Borgne, Praz-Jean.

Hors des lieux habités et des prairies, nous voici sur un sentier dans la forêt. Le mélèze y domine. Comme nous sommes à une altitude où le printemps commence seulement à se montrer, les frêles aiguilles de l'arbre alpestre sont encore toute finesse et tendresse de couleurs. La neige est proche encore sur la montagne que l'on côtoie à gauche. A droite, masqués — heureusement pour les personnes sensibles — par les arbres et les replats, on devine des précipices.

Au sommet d'un cône d'éboulis, sur la paroi d'en face, un groupe de baraques d'apparence relativement neuves, accrochées au rocher, intriguent vivement quelques promeneurs. Ce sont les bâtiments d'une mine de plomb argentifère qui fut exploitée entre les deux guerres et durant une partie de la dernière. On nous dit que l'homme de Salins qui découvrit le gisement reçut vingt francs. A en juger par le rendement, la prospection valait-elle davantage ? Comme à peu près toutes les mines valaisannes, celle-ci suscita certainement plus d'appétits et d'espoirs qu'elle n'engendra de profit.

Parmi les plantes rencontrées sur notre route, on remarqua surtout la *primula farinosa*, toute rose, avec une tendance au mauve, sur sa tige grêle. Mais pour l'auteur de ces lignes quelle émotion ne fut-ce pas, avant d'arriver à Volovron, de se trouver en face d'un rocher fleuri de *primula hirsuta* ! Il croyait qu'en Valais, le rocher soutenant le plateau où il eut le privilège de naître, à Allesse-sur-Dorénaz, était le seul habitat de cette plante difficile à acclimater, messagère archi-printanière des beaux jours, qui fleurit alors que l'eau du dégel inonde les rochers où elle s'agrippe.

Volovron : c'est un mayen constitué par des prés et des granges-écuries. D'Evolène ou de Saint-Martin ? Sans doute du premier, car, tandis que l'on ouvre les sacs pour le pique-nique de la méridienne, voici qu'apparaît un couple vêtu du costume de ce village et conduisant un mulet chargé. La femme porte la somptueuse parure des jours de fête que l'on connaît bien et qui est certainement le plus vivement coloré et le plus flatteur parmi les costumes féminins traditionnels du Valais romand. L'homme a endossé l'habit de drap brun, tiré de la laine des moutons d'Evolène, filée, tissée au village ; tissu coupé et cousu sur place.

On l'apprendra plus tard, ce sont M. et Mme Pierre Follonier. Ils viennent de La Sage où le mari est garde forestier en même temps que secrétaire de la commune d'Evolène. Il vient au nom du Conseil communal qui a eu la délicate pensée d'offrir un apéritif valaisan. La bonne humeur, qui ne boude jamais chez les Murithiens, monte aussitôt de quelques degrés... de Fendant. Il faut, à l'ouverture de la séance, toute l'autorité et le prestige souriants du Dr Ignace Mariétan pour établir d'abord un peu de silence qui se convertit bientôt en attention soutenue.

Le président salue les présents, excuse les absents, remercie au nom de tous la commune d'Evolène et ses aimables messagers. La partie officielle est vite liquidée. Elle voit l'admission d'un nombre exceptionnel de nouveaux membres, surtout des jeunes gens dont l'adhésion est heureuse. La marche est en effet un sport certes plus valable que « l'assistance » aux matches et aux kermesses, et la connaissance directe de la nature plus intéressante et plus vivante que la lecture d'articles plus ou moins valables des modernes « digestes ».

Se sont excusés : Mme Odette Monteil-Rollier ; Mlles Violette Dufour, Anne-Marie B. 'ier, Marguerite Rouffy, M. et Mme Albert Varone, Famille Maurice Gross, MM. Joseph Burgener, Maurice Deléglise, Paul Houssin, Rodolphe Vonder Mühl.

Nouveaux membres reçus à Volovron :

Mesdames Blanche Gautschi, Gryon, Goivan, Bex, Szilassy, Bex ;

Mesdemoiselles Yvonne Landry, Blonay, Marie-Thérèse Margelisch, Champlan, Dr Rhoda Walther, Sierre.

M. et Mme F. Geissberger, Bex.

MM. Frank Barbezat, Morat, Dr André Lorétan, Sion ; Antoine Favre, Sierre ; Hérold Peter, Monthey ; Maurice, Roland et Georges Parvex, Muraz-Collombey.

Ici, nous dit M. Mariétan, nous sommes sur un éperon rocheux formé par le creusement de la Borgne dans un rocher dont la falaise nous apparaît très nette sur l'autre rive. L'ancien seuil a permis la formation de cette plaine d'Evolène que viennent, tout comme dans la plaine du Rhône, modifier les cônes d'alluvions des torrents.

Au fond, montagnes prestigieuses : Dent Blanche, Dents de Veisivi, dont les sommets sont voilés par les nuages ; glacier de Ferpècle, bifurcation du Val d'Arolla. Plus près, les villages : les Haudères, au pied de la montagne ; Evolène, au centre de la plaine, un peu élevé sur un cône de déjection. Montant la garde de chaque côté, les villages sur les rocs : Villa, La Sage, La Forclaz, ou les mayens plus élevés. On voit les champs de seigle monter à l'assaut de la montagne par étages, surtout sur un pan de coteau tourné vers le sud.

Population très stable, naguère encore fort peu mélangée. Contrairement à l'Anniviarde de la vallée voisine, l'Evolénard fréquentait peu la plaine, n'étant pas nomade et vivant en « autarcie » poussée à un degré étonnant. Au XVII^e siècle encore, un étranger de passage était un phénomène un peu inquiétant. Depuis la vogue du tourisme et la construction de la route, les choses ont tellement changé qu'Evolène est devenue station touristique. Mais les habitants du pays gardent leur réserve polie. Les modes de vie évoluent lentement ; les traditions aimables et pittoresques se conservent, Dieu merci, mieux qu'ailleurs.

Si forte est la tradition que le pacage des moutons, déterminé par un droit coutumier, a donné lieu à un procès quand on a voulu changer l'usage, et ce, malgré la disparition progressive du mouton. M. Pierre Follonier, notre échanton de

tout à l'heure, nous en parle éloquemment. L'arrêt du Tribunal fédéral n'a pas cassé le jugement du Tribunal cantonal, qui a maintenu le droit coutumier bien que celui-ci soit contraire, dans la lettre, au droit écrit. Le procès a coûté plus cher que ne le valaient les intérêts engagés. Mais c'est, nous dit M. Follonier, que tout Evolénard possède chez lui un exemplaire du Code civil et du Code pénal... et ne consulte le code des obligations que pour savoir ce que lui doivent les autres.

L'orateur s'exprime avec aisance et intelligence : beau type de cette race fine et pleine d'esprit qui, même sans contact avec les milieux dits raffinés, témoigne d'une distinction et d'une noblesse innées.

M. Girardet, professeur à Lausanne, nous entretient ensuite des anti-biotiques et de leurs méfaits. Procès de la penicilline, de la streptomycine, de la terramycine, de l'auréomycine et de leurs congénères : la voix de la défense y est nette autant que celle de l'accusation. Et la sentence : on n'intervient jamais impunément dans la nature, surtout dans celle du corps humain. Cette constatation ne conduit pas à la condamnation inconditionnelle et sans appel de l'intervention, mais à la conclusion que celle-ci ne peut se faire sans nécessité reconnue et sans prudence. La science médicale est seule apte à trancher en juste mesure entre le trop et le trop peu.

On entend encore un bien sympathique vétéran : le doyen, sans doute — plus qu'octogénaire — des Murithiens qui prennent part aux courses. M. Genet, ancien garde forestier à Bex, dont la santé paraît encore solide, sent que son rythme de marche doit maintenant se ralentir et, d'une voix émue, veut faire ses adieux aux Murithiens. Pour montrer que le cœur ne vieillit pas, il chante encore trois strophes d'hymne au pays.

La descente sur Evolène est sans histoire. On se répand dans les auberges accueillantes jusqu'à l'heure où les cars nous ramènent vers la plaine. Au passage, nous saluons la chapelle de Notre-Dame de la Garde perchée sur un rocher au-dessous de Volovron et qui perpétue le souvenir d'un ancien poste de vigie. Car ce petit monde fermé était autrefois bien gardé. Aujourd'hui son accueil est digne de son ancienne réserve et signifie d'une autre manière le sens profond que l'on eut toujours, là-haut, de la communauté humaine.

Sylvain Maquignaz

Réunion et excursion à Tseuzier, le 21 octobre 1956

Rapport sur l'activité de la Murithienne en 1956

Comme de coutume, notre activité s'est manifestée par nos séances-excursions et par la publication de notre Bulletin. Notre réunion de printemps nous a montré le versant droit de la vallée d'Hérens par St-Martin, Eison, Volovron, Evolène. Pour raison de santé je n'ai pas pu organiser la réunion d'été. C'est pourquoi je présente mon rapport aujourd'hui. Je profite de l'occasion pour dire ma reconnaissance qui est très grande pour la sympathie que les murithiens m'ont témoignée à l'occasion de ma maladie. Les messages écrits et téléphoniques se sont multipliés,

les visites ont été nombreuses, on est venu de très loin même pour m'apporter le réconfort de présences amies dans les moments les plus angoissants ; des fleurs en abondance ont égayé ma chambre d'hôpital, j'en ai été touché au-delà de tout ce que je pourrais dire. Ce réconfort a certainement joué un rôle dans la bonne marche de ma convalescence. J'espère pouvoir vous conduire encore à travers notre nature valaisanne.

Notre Bulletin comprend 127 pages, il contient 16 travaux sur des sujets différents et variés, nous adressons un appel pressant à nos membres pour des travaux pour le bulletin de cette année.

Nous exprimons notre reconnaissance pour la contribution de fr. 200.— du Département de l'Instruction publique.

Les démissions sont encore trop nombreuses cette année malgré l'appel pressant de notre rapport précédent. Ce sont : Mlles Marguerite Gaillard et Janine Revelly à Lausanne, MM. Domenico Boscoscuro, Lausanne, abbé Bender, Montana, Marc Broquet, Sion, Louis Bourban, Morgins, Dr Galletti, Monthey, Fernand Germanier, Martigny, Victor Joris, Directeur du Collège Ste-Marie, Martigny, Bernard Masse-rey, Sion, Fabien Rey, Montana.

Nous avons 10 décès à déplorer :

MM. le Dr *Meinrad de Werra*, à Sierre, préfet du district de 1937 à 1954, membre de notre société pendant 51 ans. Originaire de St-Maurice, il ouvrit un cabinet de consultation à Sierre. La confiance et la sympathie lui furent vite acquises, il fut surtout le médecin de la classe laborieuse qu'il soignait avec un dévouement inlassable. Au Conseil communal, au Grand Conseil, ses avis étaient écoutés. Son âge ne lui permettait plus de suivre nos excursions, profitant du télésiège, il vint à la Creusaz en 1954.

Le professeur *G. Tiercy*, directeur de l'Observatoire de Genève. Considéré comme une des sommités scientifiques du pays, il s'intéressait particulièrement à la mécanique rationnelle et céleste, à l'astrophysique, à la géodésie, à la météorologie et à la chronométrie. Il était président central de la Société helvétique des Sciences naturelles en 1942, lors de la session de cette société à Sion. Dans son discours de fin de session à Savièse, il avait dit sa satisfaction à l'égard du comité annuel choisi par la Murithienne, d'avoir gardé à cette session le charme d'une organisation et d'un esprit bien valaisans.

Lucien Dubois, ingénieur à Lausanne. Originaire du Locle, il avait fait ses études à l'Ecole Polytechnique de Zurich. Il était entré aux Ateliers de constructions mécaniques de Vevey, dont il ne tarda pas à devenir le directeur. En 1912, il fit des prospections hydro-électriques en Russie puis en Grèce. Par la suite, il s'était occupé activement des premières études de Forces motrices de la Dixence et plus tard de Sembrancher. Il aimait le Valais et la Murithienne, heureux quand une excursion lui faisait connaître une région nouvelle pour lui. Il est venu jusqu'à la limite extrême de ses forces.

Maurice Loye, à Nendaz. Paysan montagnard, il s'était dit que, passer sa vie au milieu des plantes sans les connaître, était une anomalie et une lacune. Il entreprit alors, avec ses deux frères, l'étude de la botanique, plus particulièrement des plantes médicinales. Le 30 mai 1937, les murithiens rendirent visite aux frères Loye, ils nous accompagnèrent, ce fut pour eux l'un des beaux jours de leur vie. Esprit très

ouvert, d'une politesse naturelle si agréable, Maurice Loye s'est intéressé aussi à l'histoire de son village et de sa famille.

Le Chanoine *Paul Gaist* de l'Abbaye de St-Maurice. Il est resté fidèle à notre société pendant 50 ans. Il nous demandait de ses nouvelles chaque fois que nous avions le plaisir de le rencontrer.

Maurice Mangisch, Dr en droit à Sion, ancien professeur et directeur de la section technique et commerciale du collège.

Pierre de Chastonay, pharmacien à Lausanne.

Albert Cherix, à Bex.

Mme *Ida Lorétan* à Sion, femme de cœur et d'initiative, elle a rendu d'immenses services à la cité et au pays par sa grande charité.

Maurice Gross, avocat à Martigny. Très attaché au Valais, qu'il désirait connaître le plus possible, il venait régulièrement à nos excursions avec sa dame et sa fille. Ils aimaient à retrouver les amis murithiens.

Nous avons choisi la vallée supérieure de la Liène pour notre excursion d'automne, parce que, grâce à la nouvelle route, elle devient facilement accessible. Nous aurons l'occasion de visiter les travaux de l'aménagement hydro-électrique en cours, ainsi que les modifications qu'ils apportent à l'alpage du Rawil et à celui de Tseuzier. Pour la date prévue le 7 octobre, les inscriptions atteignaient 200, mais le temps a été si mauvais que nous avons dû renoncer. Aujourd'hui nous sommes une centaine, tous n'ont pu être avisés et le temps, peu engageant ce matin, en a retenu un certain nombre. Les brouillards qui nous ont tenu fidèle compagnie à la montée se sont dissipés, le charme des hauts pâturages nous gagne : la lumière oblique, si claire fait ressortir les détails du relief beaucoup mieux qu'en été, les teintes des herbes marquent bien la végétation. Notre regard est surtout attiré par les rochers calcaires dont les énormes parois entourent le vallon. Les hommes et leurs animaux nourriciers sont descendus dans les mayens et les villages, le calme et le silence de la montagne nous impressionnent nous reposent du mouvement et du bruit de nos cités. Soyons heureux et reconnaissants de passer ensemble cette journée dans la sympathique atmosphère de la Murithienne avant de nous enfoncer dans l'hiver. J'ai à peine besoin de vous dire ma joie d'être au milieu de vous.

I. Mariétan.

Avec la Murithienne au Rawyl

C'est quand les choses nous manquent que nous en sentons le mieux le prix. La promenade d'été de la Murithienne, société valaisanne des sciences naturelles, n'avait pu avoir lieu, M. le Dr Ignace Mariétan ayant dû subir une intervention chirurgicale. On se demandait si la santé du cher président serait assez rétablie pour permettre la sortie d'automne. Celle-ci fut annoncée pour le premier dimanche d'octobre. Grande liesse chez les Murithiens. Mais leur joie fut de courte durée : le 7 octobre, il pleuvait et les projets tombaient à l'eau, c'est le cas de le dire. L'auteur de ces lignes s'étant enquis auprès du numéro 11 pour savoir si l'excursion aurait lieu, s'entendit répondre : « Supprimée ! »

Pour une fois, Mademoiselle la préposée aux renseignements, vous avez commis une légère erreur. Il fallait dire : « Différée ». Vous êtes excusable de ne l'avoir pas su, et cela nous a valu une bonne surprise quand nous avons appris que la promenade se faisait quinze jours plus tard.

Me voici moi-même en retard de quinze jours pour écrire. J'ai perdu le bout de papier sur lequel j'avais inscrit quelques notes. Je dois donc m'excuser des infidélités de ma mémoire. Mais mon souvenir reste assez vivant pour me permettre de justifier la parole d'Horace, *Haec olim meminisse juvabit* : on aime à se rappeler ces choses.

Le 21 octobre, le ciel n'était de nouveau guère engageant. Dans ce pays qui connaît rarement le brouillard, celui-ci sévissait. Ceux qui allaient rester dans la plaine nous disaient : « Vous verrez, vous aurez la pluie ! » On craignait bien qu'ils n'eussent raison. Il y eut quand même une centaine de Murithiens, venus comme d'habitude de tout le pays romand, pour remplir les trois cars postaux qui nous attendaient.

Par la route de Champlan, Grimisuat, Ayent, à travers une campagne qui arborait résolument les couleurs de l'automne, nous montions à la rencontre du brouillard. « Pourvu que nous puissions en traverser la nappe », disaient ceux qui espèrent envers et contre tout. Un moment, on crut que leur optimisme allait triompher. Et puis non : le brouillard jouait à la course avec les cars qui montaient la belle route du Rawyl. Il glissait à travers la forêt dense de sapins, nous cachait les parois abruptes de la rive gauche de la Lienne. Ceux qui connaissent l'aspect vertigineux de celle-ci s'évertuaient à nous décrire ces « sublimes horreurs » que nous regrettions de ne pouvoir contempler nous-mêmes. Cependant, arrivés à Praz-Combeira, nous pûmes mettre pied à terre : il y avait clairière dans le brouillard aussi bien que dans la forêt, et dans cette clairière se situait un ravissant mayen.

M. Mariétan put nous en faire admirer les maisons du type le plus primitif qui soit, après la grotte et la hutte. Murs en pierres sèches aux ouvertures petites et peu nombreuses, toits en pierres plates. Ici, lors du fameux tremblement de terre d'il y a dix ans — on était exactement sur l'épicentre — la terre s'est crevassée : il s'est formé des sillons. L'inquiétude était grande chez les gens du pays : on ne s'attendait à rien de moins qu'à voir surgir un volcan. Les géologues étudièrent les choses avec soin et purent rassurer la population alarmée. Il ne s'agissait que d'un léger glissement de terrain qui ne pouvait donner lieu à aucune catastrophe. Depuis lors, on a construit quelques chalets plus modernes, en conservant heureusement la simplicité du type primitif.

On reprend place dans les cars, on traverse un long tunnel. En quelques minutes, on franchit ainsi un espace que nos pères devaient parcourir à force de temps et de dangers : il fallait d'abord monter sur la saillie élevée que formait le rocher, puis redescendre par un couloir où l'on risquait de ne pouvoir se retenir si l'on perdait pied. Grâce au nouveau chemin frayé par les perforatrices et les explosifs, on arrive bientôt au chantier du barrage que la Société des Forces motrices de la Lienne est en train d'achever.

La désignation du lieu, « Zeuzier », commence à être connue. Pourtant, le chauffeur du car me dit que, il y a une dizaine d'années, on aurait demandé en vain aux montagnards qui connaissaient le mieux la région, où se situait Zeuzier. Sur place,

ils vous auraient dit que l'on se trouvait à l'alpage du Rawyl. Mais ingénieurs et topographes poussent parfois un peu loin l'exactitude.

A Zeuzier donc, M. de Montmollin, ingénieur, directeur des travaux, nous donne des explications sur la construction de ce barrage. Du point de vue technique, les conditions étaient idéales : les hommes n'avaient qu'à rétablir un seuil existant en des temps préhistoriques et lentement rongé par les eaux de la Lienne. Du point de vue hydrographique, il semble d'abord que les montagnes resserrées forment un bassin versant bien étroit. En fait, celui-ci serait nettement insuffisant et ne justifierait nullement la dépense engagée, si la nature, ici, n'avait pas fait ce que les hommes font péniblement ailleurs : un canal d'aménée. Il existe en effet une grotte, au flanc d'un rocher sur la rive gauche de la rivière, d'où l'eau sourd en abondance. Le débit des eaux a été calculé pendant plusieurs années : on a conclu qu'il valait la peine de les retenir et de construire le bassin d'accumulation qui va bientôt se remplir.

L'exposé de M. de Montmollin, si bien adapté à son auditoire, a été très apprécié.

Les géologues, qui sont décidément des poètes, mais qui savent questionner la nature au lieu de vaticiner, nous disent qu'il y eut un lac naturel sur le plateau avancé du pâturage du Rawyl.

On aurait pu craindre que les hommes, en voulant rendre à ce site son aspect préhistorique, ne fissent quelque chose d'horrible. Or, ici, les constructeurs ont louablement tenté de préserver tout ce qu'il pouvaient. Le barrage en voûte qui s'élève de la profondeur du « Canyon » jusqu'à la hauteur qu'eut approximativement le verrou naturel patiemment érodé par les eaux, s'harmonise heureusement avec les roches voisines. Pour empêcher que les eaux ne se déversent par un bord latéral, on a construit une digue naturelle, grosses pierres et argile, dont on aura soin d'ensemencer la couverture en humus pour rendre cet ouvrage plus agréable à voir. A l'intérieur de cette digue, un mur en béton épais de deux mètres suffira à assurer l'étanchéité.

Mais les barrages ne sont pas ce qu'il y a de plus laid. Les lacs artificiels qu'ils retiennent peuvent parer la montagne d'une beauté nouvelle. On se console même qu'au printemps, lors des plus basses eaux, l'aspect n'en soit point riant : la nature a ses éboulis, ses lits desséchés de cours d'eau temporaires, ses marécages qui ne sont pas jolis, jolis, mais auxquels on trouve de l'intérêt.

Par contre, les conduites forcées en plein air qui barrent verticalement une montagne ne sont pas réjouissantes pour l'œil. La Société des forces motrices de la Lienne a eu souci d'éviter cela. Toutes ses aménées aux usines situées sur deux papiers sont souterraines, même le tronçon le plus bas qui a été posé en tranchée ensuite recouverte. Il faut reconnaître ce soin, comme aussi l'entente avec les consorts du bisse d'Ayent pour leur rendre l'eau dont ils ont besoin sans que, désormais, ils n'aient plus à entretenir un aqueduc onéreux et périlleux. M. le Dr Mariétan n'a pas manqué d'en féliciter, à travers M. de Montmollin, ceux qui surent si bien allier le respect de la nature et les soucis économiques.

Tandis que l'on contemplait et visitait le barrage, le soleil était apparu. On s'engagea alors sur le sentier longeant le bisse de Sion pour gagner la partie reculée, qui restera intacte, de l'alpage du Rawyl. La Société des forces motrices y a construit un chalet pour remplacer les trois vétustes mesures qui seront submergées.

L'air étant frais, on alluma des feux autour desquels se déroula le pique-nique et la séance administrative.

M. André Grobet, de Sion, président de la Société Suisse de spéléologie, donna de clairs et intéressants renseignements sur ce qu'on a pu explorer de la grotte où sortent les eaux vraisemblablement issues de la Plaine-Morte. Comme M. Mariétan en a exprimé le vœu, on espère que cette communication sera rédigée et publiée dans le Bulletin de la Murithienne.

Séance administrative : Le président souhaite la bienvenue à tous, heureux de saluer le ciel bleu et le soleil. Il donne connaissance des messages des absents : Mme et Mlle Gautschi, Mme Antonelli, Milles G. Bolle, V. Dufour, P. Gouthaland, A. de Reyher, M. Rouffy, MM. E. de Bross, A. Girardet, P. Grellet, P. Houssin, Chne O. Jacomet, J. et Théo Pasche, Michel Luisier.

Deux nouveaux membres sont reçus : Mme Clara Durnat-Junod, artiste-peintre, Les Granges sur Salvan, M. V.-A. Narracott, professeur au collège de Sion.

Le président lit son rapport annuel ! Les comptes sont approuvés avec remerciements pour la caissière Mlle H. de Riedmatten.

Compte de la Murithienne pour 1955

Recettes		Dépenses	
En caisse	Fr. 4 400.69	Impression du bulletin	Fr. 2 970.90
Cotisations	Fr. 3 697.15	Note secrétariat	Fr. 183.90
Subside de l'Etat	Fr. 200.—	Note du Président	Fr. 288.—
Dons	Fr. 508.—	Frais du C.C.P.	Fr. 16.75
Vente de bulletins	Fr. 90.30	Note caissière	Fr. 100.—
Intérêts	Fr. 54.48		
			Fr. 3 559.55
	8 950.62	Reste en caisse	Fr. 5 391.07
			8 950.62

Les comptes ont été visés le 29 juillet 1956 par M. Dr A. de Quay et le 6 août 1956 par M. A. Sarbach.

Comme d'habitude, le président présente sa communication qui porta sur les caractères scientifiques de la région visitée. Toujours passionné par les coutumes, dont la rapide évolution du Valais accélère la disparition, le président nous parle en outre des « po » de mulets, dont l'usage ne se trouve nulle part ailleurs que dans les alpages d'Ayent. Un « po », c'est un pieu, dans le patois local. Mais ici, il ne s'agit pas d'un simple pieu de bois d'une quelconque dimension. On a imaginé de prendre un fût de mélèze à l'endroit où en sort une solide branche horizontale. On sectionne alors le fût à quelques centimètres de chaque côté de la branche, on l'équarrit, on le sculpte au couteau. La branche coupée à la longueur voulue forme le pied fiché en terre ; le tronc équarri retient le licol de l'animal comme le ferait la tête d'un gigantesque chou. Le mulet devait en effet rester longtemps attaché, tandis qu'à la lueur du foyer, on partageait lors de la désalpe, le fromage compté en « Hémines » et en « dozans » (une Hémine = 6 dozans).

On ne peut retrouver l'origine des « po » de mulets, en usage, on le répète, dans les seuls alpages d'Ayent. Arbaz séparé d'Ayent depuis quelques décennies seulement et possédant un alpage enclavé dans ceux d'Ayent, n'a pas l'usage des « po » tandis

que tous les alpages d'Ayent le connurent. Les spécimens les plus beaux de « po » enlevés au pâturage du Rawyl qui sera submergé, seront conservés au musée de Valère.

Quelques intrépides firent, après la séance, une incursion par le sentier conduisant au col, jusqu'à l'étage élevé d'Armillon.

De retour au village ouvrier, le président présenta et expliqua les six derniers pô de mulet qu'on a sauvé et qui seront offerts au Musée d'ethnographie de Valère. Ces objets si originaux ont vivement intéressé les murithiens.

La descente sur Sion fut triomphale ! La belle lumière dorée d'un coucher de soleil magnifique mettait en valeur les couleurs de l'automne, dans toute leur splendeur. Vers le sommet de la vallée de la Lienne, c'était le contraste entre les mélèzes vivement colorés et les sombres épicéas, plus bas toute la gamme des feuillus. Ceux qui, dans le passé avaient suivi, à pied, l'interminable chemin, apprécièrent doublement le plaisir de se laisser véhiculer par les cars, sans heurts, sur cette nouvelle route si bien construite. Nos regards plongeaient dans la vallée du Rhône si vaste, si harmonieuse ; au loin les blanches sommités des Alpes pennines lui formaient une couronne. Plus près c'étaient la vallée de la Lienne, les villages de Lens, d'Icogne, puis ceux d'Ayent : Fortuno, St-Romain, Botyre, Saxonne, Blignoud, puis Grimisuat et Champlan. Une dernière poignée de main devant la nouvelle Poste de Sion, on échange des vœux pour un bon hiver, on se dit au revoir, au printemps.

Sylvain Maquignaz

Rapport de la Commission cantonale pour la protection de la nature

Comme par le passé, nous avons donné des conférences avec projections sur la protection de la nature dans les collèges de Sion, de St-Maurice, de la Planta, aux écoles normales, au Grand Séminaire, à l'école d'agriculture de Châteauneuf, à l'école de Commerce des jeunes filles. De plus, nous avons donné 12 conférences aux cours complémentaires de Sion. Nous exprimons notre reconnaissance au Département de l'Instruction publique pour son appui.

Nous avons donné un préavis favorable à la société de Développement de Morgins pour l'obtention d'un subside de la Ligue pour la protection de la nature dans le but de conserver ce lac et de l'améliorer vu qu'il n'y a pas d'eau d'égouts dirigées dans ce lac, et que l'état actuel n'est pas dû au fait qu'un de ses affluents servirait à une usine électrique.

Sur notre demande, l'ingénieur en chef du Département des Travaux publics avait adressé une lettre le 24 juillet 1954 à la commune de Martigny-Combe, et aux entreprises des carrières de Ravoire pour leur rappeler que trois blocs erratiques de granite à Ravoire étaient protégés : or nous avons appris que la Pierre de la Barmaz a été débitée pour faire des murs sur la route de la Forclaz, et ce sont les mêmes services qui ont construit la route. Ce bloc, le plus grand et le plus beau des trois, portait une grosse marmite glaciaire sur sa surface supérieure, ce qui lui donnait un intérêt tout particulier du point du vue scientifique.

Nous avons visité l'aménagement hydro-électrique de Tseuzier ; les deux conduites forcées sont enterrées, elles ne sont pas visibles du tout. La centrale de Croix est aussi sous terre. La tête de Proz-Riond qui était si belle a été déboisée, nous avons demandé au président de la commune d'Icogne de rétablir là un reboisement de mélèzes, lorsque les travaux seront terminés. A la place du chalet-grenier de l'alpage du Rawil qui sera noyé, on a construit un autre chalet plus haut, du même modèle, en pierre de taille. On regrette que la toiture soit en tôle ondulée. En général, on peut dire que cet aménagement n'enlaidira pas le paysage, le barrage lui-même situé dans une gorge étroite est peu visible ; on peut le citer comme un modèle.

Ayant appris que le service de la chasse donnait des primes pour la destruction des chocards à Sion, nous avons rappelé à ce service que le chocard comme le choucas est protégé, s'il était certain que ces oiseaux causent des dommages importants, le canton pourrait en faire abattre. La rétribution des agents chargés de cette tâche ne devrait pas se faire sous forme de primes.

Des cas de braconnages particulièrement graves se sont produits cette année, alors que les services cantonaux s'efforcent de repeupler nos montagnes. En février, on avait annoncé qu'un aigle royal avait été électrocuté, or l'oiseau avait reçu un coup de fusil mortel, tiré par... *un garde-chasse auxiliaire*. Avant l'ouverture de la chasse, six bouquetins ont été abattus dans la région des Monts de Sion. Les coupables ont été identifiés, ce sont trois habitants d'Isérables. Six chamois ont été tués dans le district franc fédéral d'Aletsch-Bietschorn, dans la région de Belalp. Nous signalons ces délits graves pour dire toute notre réprobation pour de tels actes. Quand arrivera-t-on à faire comprendre au peuple que notre faune appartient à la communauté qui fait de gros sacrifices pour la protéger. Fait-on tout le possible pour éduquer les jeunes garçons dans ce sens dans les écoles primaires ?

Dans le No de février 1956, le *Pêcheur et Chasseur suisse* a publié un excellent travail de M. le Dr J.-C. Baer, professeur à l'Université de Neuchâtel. Sous le titre de « *Equilibre nature!* », il montre que la destruction par voie chimique d'animaux considérés comme nuisibles, peut présenter certains résultats dont le succès est éclatant, à courte vue, mais dont les conséquences lointaines ne sont pas visibles et pourraient être défavorables sur l'ensemble de l'économie, parce que l'équilibre naturel de la nature est modifié. Comme illustration de ce problème, il expose la question si complexe de la myxomatose.

Nous voudrions attirer l'attention sur le problème de la lutte contre les hannetons. Un entrefilet de la Tribune de Lausanne, sous un gros titre, *Le Valais prépare son « armée » pour résister à l'attaque des hannetons*, nous disait, en printemps 1956 : avions, hélicoptères, stocks de produits chimiques sont prêts à intervenir sur une surface de 2 000 ha. Un léger doute : la protection des abeilles et des oiseaux demeure un problème délicat. Espérons que la première expérience aura fait découvrir une solution satisfaisante pour cette année. Les produits utilisés, le D.D.T. en particulier, sont très toxiques, non seulement pour les hannetons mais pour tous les insectes, et aussi pour les vertébrés, donc même pour l'homme, sans que son action sur celui-ci soit exactement déterminée. On peut penser que l'équilibre des animaux dans la nature risque bien d'être modifié.

Dans le Bulletin de la Murithienne de 1955, M. le Dr F. Chastellain a publié un article très intéressant : *De quelques problèmes posés par l'intervention de la*

chimie dans la nature. Après avoir invoqué l'emballlement injustifié pour les nouveaux fongicides, il insiste sur « la nécessité de connaître à fond une arme chimique avant d'en autoriser l'emploi à grande échelle par des usagers qui sont dans l'impossibilité de remédier eux-mêmes à ses inconvénients ou de trouver des conseils éclairés parce que, jusqu'ici, on n'a pas prévu de former des biologistes spécialisés, des médecins pour les plantes formés avec le même soin que pour les hommes ».

On rencontre des faits semblables pour l'application des insecticides : enthousiasme prématuré, conclusions hâtives, défaut de spécialistes bien formés pouvant donner de bons conseils. Depuis la dernière guerre mondiale, le produit nouveau D.D.T. a obtenu des succès spectaculaires pour la destruction des mouches, des moustiques, des hannetons. Mais bientôt des inconvénients sont apparus : il est dangereux de modifier l'équilibre biologique qui s'est établi entre les insectes que nous considérons comme nuisibles, mais d'autres insectes qui les détruisent nous sont utiles, or les substances toxiques tuent les uns et les autres. On cite le pullulement de l'araignée rouge parce que ses prédateurs sont détruits.

De plus une conséquence imprévue fut une adaptation des insectes aux poisons, on l'a constaté en particulier pour les mouches, les moustiques, les chenilles du carpocapse des pommes. Lors du premier traitement en Valais contre les hannetons, on avait prétendu que le D.D.T. était inoffensif pour les animaux supérieurs, or, on sait aujourd'hui que ces produits chlorés sont mis en réserve dans les graisses et peuvent devenir dangereux aussi pour les vertébrés, donc aussi pour le gibier, ce qui intéresse les chasseurs. De plus, ces produits très stables, peuvent avoir une action néfaste sur les microorganismes du sol, si utiles pour les cultures.

Quant au traitement contre les hannetons, nous estimons que, avant de le généraliser, on devrait entreprendre une étude très détaillée sur un espace déterminé, étude poursuivie par des biologistes spécialisés, sans interruption pendant des années, et non pas seulement les années des traitements, car les conséquences se manifestent longtemps après. Même l'effet réel sur les hannetons n'a pas été déterminé avec toute l'exactitude voulue. La faible sortie de 1956 a été interprétée comme un effet du précédent traitement, or les grands froids de l'hiver précédent ont pu jouer un rôle.

Notre but en écrivant ces lignes n'est autre qu'un appel à la prudence devant des problèmes si compliqués. Comme protecteur de la nature nous avons des craintes sérieuses pour tant d'animaux qui auront à souffrir de ces traitements.

I. Mariétan
